Claudius Louise et la 92.15...

Maurice Berland

Bonneville – mars 1988

Deux Français

Comme tant d'autres.

Deux combattants de l'ombre

Deux communistes sans Histoire

A Sonia mon épouse
qui a connu et beaucoup
aimé Claudius et Louise.
A celle qui m'a toujours soutenu
et encouragé dans les passages difficiles
Avec ma plus tendre affection

Daniel

J'évoque ces souvenirs à la mémoire de mes parents, Claudius et Louise, qui ont fait preuve d'un courage exemplaire sans chercher à en tirer ni gloire ni profit. Jeune, je ne me rendais pas compte quels risques ils prenaient. Avec mon frère, nous pouvions fuir en cas de danger. Pour eux, c'était impossible, c'était vraiment au péril de leur vie. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est le bombardement de Chambéry qui leur sauvera la vie.

Ils ont mis, dans cette lutte, toutes leurs forces, toutes leurs convictions. Ils ont été, en cela, comme beaucoup de Français. Ils n'ont, selon eux, fait que leur devoir. Ils ont été deux combattants de l'ombre que l'on a à peine remarqués, Deux communistes que l'Histoire ignorera comme d'ailleurs la société française (sauf locale). Seul les F.T.P. leurs décerneront un diplôme d'honneur.

Ce récit est de mémoire, dans la clandestinité, au F.T.P., notre consigne était de ne rien mettre par écrit.

Et le temps passe, la mémoire se fait moins précise, les dates deviennent incertaines.

1942
Jo Monin, Maurice Berland et Jean Callin.
Ascension du Galibier en vélo, depuis La Bridoire ... en lieu et place du STO.

Devant la ferme des Combes, dans les gorges du Grenand.

Claudius Berland.	Louise Berland	André Martin, fils de Benoît et Rose Martin	Rose Martin. Epouse de Benoît Martin.	Benoît Martin. Ancien Maire de La Bridoire	Epouse de Marius Gelone.	Marius Gelone, Frère de Rose Martin.
Edmond Berland	Sonia Berland. Epouse de Maurice Berland.	-	Trois enfants de Marius Gelone.	-		

Claudius Louise

Edmond Sonia Maurice

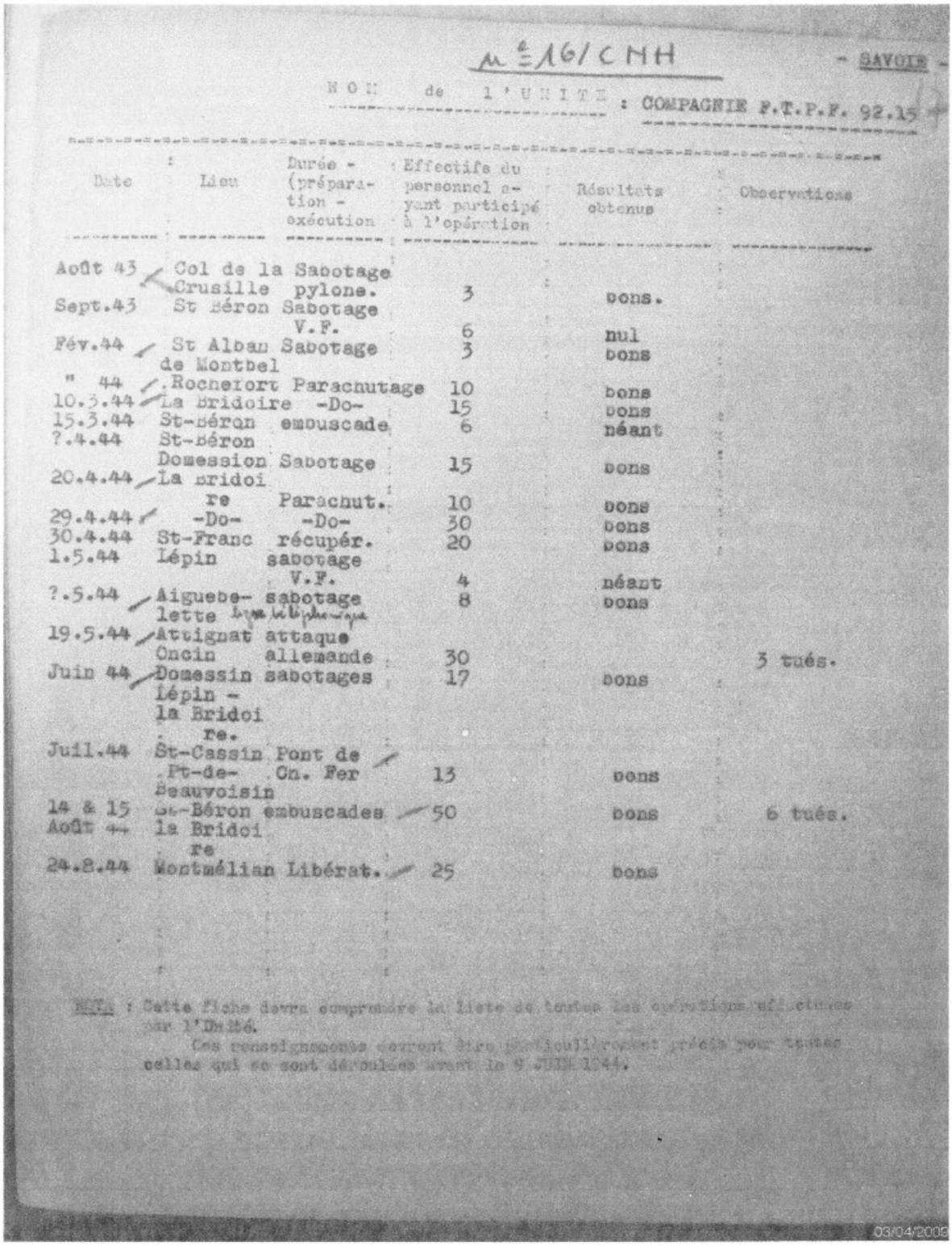
Jo Monin
Groupe de réfractaires au STO.
Premier occupant du maquis de Chanaye.
Mort à Gersweiler (Sarre), le 11 août 1945.

Marcel Favre.
Arrêté le 19 mai 1944.
Fusillé à Cruet.

Edmond Berland.
13ième BCA, 1944.

Edmond Berland.
Contener de parachutage.

shd savoie 406 (2448x3264x24b jpeg)



M 16/CMH - SAVOIE -

NOM de l'UNITE : COMPAGNIE F.T.P.F. 92.15

Date	Lieu	Durée - (préparation - exécution	Effectifs du personnel ayant participé à l'opération	Résultats obtenus	Observations
Août 43	Col de la Crusille	Sabotage pylone.	3	bons.	
Sept.43	St Béron	Sabotage V.F.	6	nul	
Fév.44	St Alban de Montbel	Sabotage	3	bons	
" 44	Rochefort	Parachutage	10	bons	
10.3.44	La Bridoire	-Do-	15	bons	
15.3.44	St-Béron	embuscade	6	néant	
?.4.44	St-Béron Domessin	Sabotage	15	bons	
20.4.44	La Bridoire	Parachut.	10	bons	
29.4.44	-Do-	-Do-	30	bons	
30.4.44	St-Franc	récupér.	20	bons	
1.5.44	Lépin	sabotage V.F.	4	néant	
?.5.44	Aiguebelette	sabotage ligne téléphonique	8	bons	
19.5.44	Attignat Oncin	attaque allemande	30		3 tués.
Juin 44	Domessin Lépin - la Bridoire.	sabotages	17	bons	
Juil.44	St-Cassin Pt-de-Beauvoisin	Pont de Ch. Fer	13	bons	
14 & 15 Août 44	St-Béron la Bridoire	embuscades	50	bons	6 tués.
24.8.44	Montmélian	Libérat.	25	bons	

NOTA : Cette fiche devra comprendre la liste de toutes les opérations effectuées par l'Unité.
Ces renseignements devront être particulièrement précis pour toutes celles qui se sont déroulées avant le 9 JUIN 1944.

03/04/2009

Source Service Historique de la Défense. Château de Vincennes. Paris.

Côte 13 P 123.

Compte-rendu des activités de la compagnie FTPF 92.15

39-40

Le 25 Août 1939, l'ordre de mobilisation générale lancée, sonne lugubrement aux oreilles de Claudius. Cela lui rappelle 1914, son rappel sous les drapeaux, son unité envoyée en Alsace pour écraser les allemands. Malheureusement c'est son unité qui fut massacrée. Il a encore devant les yeux ce champ de pommes de terre, à l'orée d'un bois où sont embusqués les allemands. Lorsque la charge sonne et qu'il s'élance avec ses camarades à l'assaut des lignes ennemies, c'est un déluge de feu et de mitrailles qui les accueille. En quelques instants, le champ est dévasté, labouré, couvert de morts et de blessés. La compagnie a perdu les deux tiers de ses combattants, le tiers restant est fait prisonnier. Claudius, légèrement blessé a un bras va connaître 52 mois de captivité. Ce sera pour lui le souvenir inoubliable du gaspillage de sa jeunesse. Il sera marqué pour toujours par cette guerre cruelle et imbécile. Il a appris, par le contact avec ses compagnons prisonniers, mais aussi avec

des ouvriers allemands, que la guerre n'apporte que ruines, deuils et souffrance au peuple, qu'elle ne profite qu'aux fabricants d'armes et trafiquants de tout accabit.

Lui, originaire d'une famille profondément catholique en reviendra complétement athée et révolté.

En cette fin d'Août 39, il reçoit son ordre de mobilisation, évidemment, vu son age, c'est à l'usine des P.T.B qu'il est requis pour remplacer les jeunes appelés à partir au front. Cela le rend bien triste, et il va falloir organiser l'exploitation de sa petite ferme autour de son travail à l'usine. A cette usine, où on ne l'emploiera pas à ne rien faire, mais aux travaux les plus durs et les plus malsains sous prétexte qu'il est très fort. Heureusement, ses deux fils de 15 et 17 vont pouvoir le seconder à la terre. Pour eux aussi, il est angoissé. Combien de temps va durer cette guerre; ne seront-ils pas aussi happés par elle. Mais que faire, il n'est pas pensable de baisser les bras devant cette bête immonde

du nazisme qu'il hait de toutes ses forces.

Les jours passent avec leur cohorte de bonnes ou mauvaises nouvelles. Au début les victoires (minimes) de l'armée française lui confortent le moral, bien qu'il ne soit pas très optimiste en pensant au sort des républicains espagnols, écrasés par Franco avec l'aide des troupes fascites de Hitler et Mussolini, que le gouvernement français a laissé assassiner sous prétexte de non ingérance, de non intervention. Vient le printemps 40 avec la drôle de guerre, l'avance allemande, l'armée française qui va de replis stratégiques en replis élastiques pour soit disant prendre en tenaille l'ennemi et l'écraser. Et les Allemands avancent à toute vitesse, les villes tombent les unes après les autres.

Les coeurs de Claudius et de sa femme sont tristes en cette fin juin, d'autant plus que Louise vient de perdre sa jeune soeur décédée tragiquement. La sépulture a lieu ce dimanche 23 juin. Mêlés au triste son du glas, retentissent les explosions des obus allemands qui se rapprochent rapidement.

les troupes nazis ont atteint Pont de Beauvoisin dans l'après midi. Ce soir, l'ordre est donné aux habitants de la commune pour le lendemain de se protéger, de laisser les portes ouvertes afin que les maisons ne soient pas détruites par les allemands.

Claudius connait dans les gorges du Grenand une grotte (dénommée le four à cause de sa forme). Elle s'ouvre à mi hauteur de la paroi et surplombe le lit du torrent d'une dizaine de mètres, l'accès n'en est pas très difficile mais néanmoins impressionant pour les personnes qui craignent le vertige. De grand matin, il installe une corde pour servir de main courante le long de la corniche qui permet l'accès. Avec toute sa famille, ils y transportent quelques victuailles, du vin, de l'eau, quelques couvertures. Bientôt, les voisins et des gens du village vont arriver, ils ont pensé se réfugier dans les gorges mais ne savent trop où. Alors tantôt Claudius, tantôt Louise, tantôt leurs fils vont servir de guide. Eux, rejoindront la grotte les derniers, lorsque les explosions d'obus de

mortiers se rapprocheront trop. le dernier voyage se fera d'ailleurs sous le sifflement des balles de mitrailleuses allemandes. le bombardement va durer jusqu'au milieu de l'après-midi.
le calme à peine revenu, le père Gelone vient annoncer la fin des combats. le dernier obus a été pour la maison de Benoit Martin et l'a sérieusement endommagée. La ferme de Jean Bellemin des Roches flambe. Et les Allemands sont là sur le pont du chemin de fer. Chacun a hâte de retrouver son logis, inquiet de l'état dans lequel il va le retrouver.
La ferme de Claudius est intacte, seule la ligne électrique a été coupée en plusieurs points par les éclats d'obus. les premiers uniformes vert de gris apparaissent en effet sur le viaduc offrant une belle cible à nos yeux humiliés et impuissants. La rage au coeur, Claudius regrette de n'être plus jeune et sans arme. Quelques instants plus tard, les Boches (comme il les appelait) frappent à sa porte pour vérifier s'il ne reste pas de soldats français cachés. L'officier, dans un bon français, pose des questions sur la ferme, se fait présenter la famille.

Il sent bien qu'il a devant lui des gens qui ne l'aiment pas et il essaye de se faire rassurant. L'entrevue ne durera pas très longtemps, elle tourne au monologue ponctué de temps à autre d'un bref oui ou d'un non aussi sec.

Le lendemain, c'est l'armistice et l'occupation qui va durer une dizaine de jours, jusqu'à ce que les allemands se retirent sur la ligne de démarcation. Tous les jours des sentinelles montent la garde sur le pont et nous observent à la jumelle. Tous les soirs, à tombée de nuit, nous avons la visite de quelques allemands (2 ou 3, jamais plus, jamais un tout seul.) toujours corrects mais nous étudiant. Dans cet atmosphère, les travaux agricoles continuent, il le faut de toutes façons. Ainsi le 1er ou le 2 juillet, Claudius est seul à faucher son pré du Clapa (petit plateau à 300 mètres de la ferme). Vers 9 heures, un grand diable, en bras de chemise et pantalon Kaki, débouche sur lui lui l'air inquiet, déclarant j'ai soif! Français ou Allemand demande Claudius. Français répond l'homme. Retourne vite dans le bois, il se pourrait bien que les

allemands nous observent, je vais te chercher à boire et à manger. Quelques instants plus plus tard Claudius revenait avec un bidon de soupe, du pain, du fromage et aussi des vêtements de travail pour transformer l'homme en ouvrier agricole. Il sera nourri et hébergé au nez et à l'insu des allemands jusqu'au jour où ceux ci se retireront en zone occupée. Le soldat français, originaire de la Creuse, travaillant en Afrique noire, était venu terminer la guerre avec son régiment de tirailleurs sénégalais à la Bridoire. Il sera reconnaissant à Claudius et Louise de l'avoir caché et ainsi évité d'être fait prisonnier.

Les allemands partis, Claudius licencié de l'usine se consacre uniquement aux travaux agricoles, il a moins de peine mais la vie n'est pas facile pour autant.

La lutte contre l'occupant

Le 12 juillet 1942, leur fils aîné part aux chantiers de jeunesse. Bien sur ce n'est pas l'armée avec tout ce qu'elle représente de danger en temps de guerre, mais ce n'est pas sans un pincement au coeur qu'ils voient partir leur garçon. Ils sont inquiets, comment cette organisation vichyssoise va-t-elle leur rendre leur enfant? Leur crainte est justifiée, il va subir pendant huit mois le matelage de la propagande collaboratrice. (Pétain est un rusé, il se joue des allemands, aussi nous devons tous lui être dévoués)
Mais quand il est libéré des chantiers le 24 février 1943, cette théorie ne tient pas longtemps. En parents clairvoyant, ils vont lui montrer la réalité et les faits se chargeront bien vite de confirmer leur vue.

Le 15 mars, soit 3 semaines plus tard, ce même fils est convoqué pour le S.T.O. Cela leur est présenté comme une oeuvre de solidarité même par bien des gens de la commune. Il faut partir travailler en Allemagne afin que les prisonniers français reviennent. Cela semble douteux aussi bien au fils qu'aux parents, mais

que faire. La haine de certains montre déjà du doigt les hésitants. C'est dans cet atmosphère et à contre coeur, que les jeunes visés par cette convocation se rendent à Chambéry où a lieu la visite d'engagement. Ils hésitent, rodent au tour du lieu d'appel à la recherche de tuyaux. Ils apprennent ainsi qu'un médecin accorde facilement des sursis, il suffit de signaler quelques maladies dont ils ont pu souffrir étant enfant. Tous font preuve de beaucoup d'imagination. Ils se présenteront en fin d'après midi et tous auront un sursis de deux mois. Inutile de décrire leur joie sur le chemin du retour où ils font le serment de ne plus jamais se présenter à une telle convocation.

Deux mois passent vite, le 15 mai arrive avec une nouvelle convocation qui les fait sourire, leur décision étant prise depuis deux mois. les voila réfractaires au S.T.O avec tous les risques que cela comporte. Leur premier rendez vous est aux Combes. Il y a là : Jean de Pont, Jo et Léon du village et le fils de Claudius. Aussitôt, il cherche un abri où se refugier en cas d'alerte, et il découvre la grange à

Lucien Rebe à la Chanaye. Celui ci accepte tout de suite à une condition : n'être officiellement au courant de rien. Les pressions ne tardent pas. Claudius et Louise reçoivent la visite du curé qui leur demande, au nom de la charité Chrétienne, de convaincre leur fils de faire son devoir de français, de penser aux pauvres prisonniers qui attendent leur relève. Louise lui répond vivement que son fils, son mari et elle même savent parfaitement où est leur devoir. Quelques jours plus tard, ce sera la visite des gendarmes, eux sont moins virulents, ils mettent seulement en garde ces jeunes, qu'ils ne se montrent pas trop, évitent absolument de se trouver devant eux, ils seraient contraints de les arrêter et de les remettre aux allemands.

L'été passe sans trop de problème. Les hordes hitlériennes ne sont plus victorieuses, elles subissent de durs revers en Russie. Ces jeunes réfractaires sentent que refuser de servir l'Allemagne ne suffit pas, il faut faire plus.

Ils apprennent qu'un certain Chevalier a des contacts avec un mouvement de Résistance. Ils obtiennent un rendez vous. Les deux fils

de Claudius et Léon entrent le 3 octobre aux F.T.P.
L'organisation se développe rapidement une section de la compagnie 92/13 est créée.
Le matériel manque. Les premières taches sont: recherche d'un terrain de parachutage, recherche de caches pour le matériel qui sera parachuté, écoute du premier message personnel (Gaby attend Jules pour faire une pétanque). Aux Combes, tous les soirs c'est la difficile écoute de Londres au travers de l'infernal brouillage. Ce premier parachutage est raté, aucun des trois camarades chargés de l'écoute n'a perçu le message. Un autre rendez vous est pris, un nouveau message convenu. Enfin début avril 44, Londres annonce à son emission du soir " Nous irons prendre un bain dans le Rhône". C'est notre message. Aussitôt c'est la fièvre: rassemblement des hommes de la section, répartition des postes, surveillance des accès, signaux de reconnaissance, balisage du terrain situé au nord Est des Combes, en allant vers la Rochette, son axe est Nord-Sud. assez vaste, suffisament encaissé pour le mettre à l'abri des curieux. la lune nous éclaire

magnifiquement. Il est plus de minuit, les gars commencent à trouver le temps long, lorsqu'un lointain bruit d'explosions nous parvient (nous apprendrons, le lendemain, le bombardement de St. Etienne) puis un vombrissement d'avion, vite les feux de balisage sont allumés. le bruit se rapproche, la masse sombre d'un avion nous apparait. L'appareil passe une fois, nous lui envoyons notre signal "L", il nous a vu, il repasse, répond avec ses feux de position, fait un troisième passage puis disparait. Nous sommes consternés, aucun parachute n'est apparu. On rejoint le matériel, on efface toute trace; lorsque Claudius arrive tout essoufflé et raconte: Louise ne pouvait dormir, alertée par le bruit d'un avion elle sort dans la cour. le suspence est de courte durée. Sous le beau clair de lune, elle voit s'ouvrir dans le ciel une douzaine de corolles blanches. Elle appelle son mari "va vite les prevenir, les parachutes sont tombés aux Roches, je suis sure qu'ils n'ont rien vu. Nous voila tous partis pour les Roches transportés de joie nous ne sentons pas la fatigue. Arrivés sur le plateau des Roches, le spectacle

est magnifique, les parachutes sont là avec leurs containers. Quelques uns se sont sagement couchés dans les champs, d'autres plus capricieux ont coiffé un arbre (des pêchers, des pommiers, un chataignier) un est même accroché au sommet de la grange à Perrot. Avec le clair de lune, ils sont visibles de très loin, ils auraient été apperçus depuis les Abrets. Il faut donc rapidement faire disparaître ces corolles trop voyantes et ce n'est pas facile; ensuite transporter tout le matériel dans une vieille carrière derrière chez Claudius, camoufler le tout du mieux possible. Le soleil brillera déjà lorsque nous boirons un café apprécié que nous avait préparé Louise.

Et chacun rentre chez soi, faisant semblant d'être matinal, pour aller prendre ses occupations à l'usine ou aux champs.

Le soir venu Londres passe à nouveau notre message. Nouveau branlebas, nous attendrons sur le terrain jusqu'à 2 heures du matin, en vain ce jour là. Deux ou trois jours passent, mis à profit pour ranger notre matériel, l'abriter, le classer, qu'il soit facile à récupérer et effacer au maximum toute trace.

Claudius entreprend une coupe de bois aux Envers et y traîne les arbres pour effacer les glissades des containers.

De nouveau notre message passe, nouvelle opération, ce soir l'avion est au rendez-vous. La lune plus basse ne nous éclaire plus si bien et nous ne voyons pas les parachutes mais nous entendons leurs dégringolades dans les bois et les rochers. Cette fois ils sont tombés sur la colline entre notre terrain et Attignat Oncin. Nous essayons de les repérer avec le phare de voiture qui nous sert pour les signaux. Ils ne sont pas visibles pour les importuns, mais pas faciles à atteindre et la nuit entière nous sera nécessaire pour tout récupérer.
A l'aube, nous repérons les deux derniers accrochés à des buissons, un peu plus éloignés.
Ensuite, il nous faut trouver de nouvelles caches sûres pour ce nouveau matériel. Une partie sera abritée dans les rochers presque sur place, l'autre, tout près du Grenand (dans Galleux).

Dans le même temps, les Combes deviennent le lieu de rendez vous

des responsables F.T.P. du secteur. C'est tantôt Double mètre (ainsi nommé pour sa taille) responable des parachutages, tantôt No Noeil (il a un trabisme à un oeil) commandant de la compagnie qui viennent voir le matériel et suivre la situation.

Puis le 27 avril, de nouveau notre message passe sur les ondes, nouvelle mise en place de réception, nouvelle longue attente, l'avion arrive enfin. Il passe, nous envoyons nos signaux, il repasse puis plus rien. Nous n'avons rien entendu, aucun parachute n'est en vue. Nous nous partageons en plusieurs équipes pour explorer chaque hauteur environnante mais en vain. Fourbus et déçus, nous nous séparons vers 5 heures du matin. Il n'y a pas une demi heure que les lumières se sont éteintes aux Combes-Longue le bruit insolite d'une voiture dans la cour suivi d'appels mettent toute la famille sur pieds. Chevalier, accompagné du laitier d'Attignat nous annonce ! les parachutes sont tombés sur St Franc. Ce dernier les a aperçus en débutant sa tournée de ramassage de lait. Il a tout lâché pour venir prévenir

Chevalier qu'il connait bien. A cinq ou six camarades, nous partons vite vers St Franc. Nous récuperons rapidement 9 containers, faisant disparaitre au plus vite leurs parachutes visibles à des kilomètres à la ronde par cette belle journée ensoleillée. Nous sommes harassés, nous prenons un rapide casse croute et un verre de vin blanc chez un camarade du coin avant d'aller décrocher les 3 derniers suspendus à des sapins, tout près de la madone de St Franc. Lorsque nous arrivons tout près, oh désagréable surprise, nous apercevons au travers des broussailles les gendarmes en position de tir, genou à terre, qui nous attendent. Que faire ? Nous ne sommes pas en mesure de les attaquer et nous risquons de tout compromettre. Décision est prise de nous disperser, ralliement chez notre ami le laitier. Nous sommes à peine arrivés dans sa cuisine qu'apparait une voiture de gendarmerie. Pendant qu'il va les accueillir, nous déguerpissons par une sortie sur le lit du Grenand et suivons le cours du ruisseau dissimulés par la végétation déjà

très épaisse. Nous essuyons quelques coups de feu des gendarmes qui se font vivement critiquer par notre ami qui les connait bien. Ils ne savent plus quelle position tenir, entre la pression des allemands et de leurs supérieurs et la force de résistance qu'ils sentent monter dans le pays. Ils arrêteront là leur poursuite. La nuit venue, lorsque tout le monde est rentré, nous partons récupérer nos containers avec le fourgon du laitier (fourgon à échappement libre faisant un bruit infernal que l'on entend à des kilomètres à la ronde). Malgré cela, l'opération marche bien et tout le matériel abrité dans le dépot de Galleux.

Les jours suivants nous oublions un peu ce demi échec, ce mauvais parachutage. Pourquoi un avion, par un temps idéal, après nous avoir repérés a-t-il largué son chargement à 5 Km à vol d'oiseau du lieu convenu ? Nous ne le saurons jamais.

La lutte s'intensifie dans la région Chambérienne, un premier camarade nous arrive qu'il faut cacher. Réunion chez

Claudius ; il y a bien la grange de la Chanaise, mais ce ne peut être qu'un abri provisoire. Si le site est très discret, il est difficilement défendable et peut devenir un piège. Seulement le temps presse, la Chanaise sera le refuge en attendant de trouver mieux. Ce premier camarade, c'est Bambou, il sera bientôt suivi d'un second (Robin). En quelques jours, ce sera une douzaine de camarades qui y trouveront asile. Il faut harceler l'ennemi, nous organisons une embuscade sans résultat dans les gorges de Chailles.

Le 19 mai après midi, une dizaine de F.T.P. M.O.I. arrivent aux Combes déguisés en cyclo-touristes, ils emporteront chacun un plein sac à dos, de grenades, explosifs, munitions. Au retour, passant par Athignat Oncin ils croiseront une troupe allemande sans être inquiétés.

Vers 18 heures, nous discutons dans la cour des Combes avec Bambou et Pivert quand un tir d'arme automatique nous alerte, bientôt suivi de plusieurs rafales. Cela vient de la Chanaise, nous pressentons

un drame. Bambou, fougueux comme toujours veut aller voir. Nous ne pouvons l'en dissuader, nous lui recommandons de passer par le bois afin de ne pas se faire repérer, mais nous ne le reverrons jamais. Il sera fusillé à Cruet.
Bientôt une colonne de fumée et des flammes nous confirment notre appréhension; c'est bien une attaque allemande. Pivert court prevenir Chevalier et quelques camarades. Nous sortons des fusils mitrailleurs et mitraillettes et prenons position derrière les Combes. Si les allemands descendent nous allons les recevoir. L'attente est longue, il fait nuit noire lorsque nous entendons les premiers sifflets de leur descente par les Envers. A ce moment l'ordre nous arrive de cacher les armes et de nous disperser. Quelques uns d'entre nous boivent un dernier verre chez Claudius avant de partir quelques centaines de mètres devant les allemands.
Ceux ci viennent frapper à la porte des Combes. C'est Louise qui leur ouvre. Nous sommes à la recherche de terroristes, n'avez vous personne vu? Non répond Louise. Il y a trois verres sur votre table et vous n'êtes que deux?

Louise ne se démonte pas, j'ai mon papa qui vit avec nous, il est couché dans la chambre à côté, vous pouvez vérifier. Les allemands repartent pour la Boidoire où les attendent leurs camions. Une nuit épouvantable s'en suit. Claudius et Louise ne savent où sont leurs deux fils. Il n'est pas question pour ces derniers de revenir à la ferme. Ils passeront la nuit dans les bois sous une pluie battante, transis de froid.
Au petit jour, ils s'approcheront, Louise pourra leur faire passer, à chacun, un bidon de café au lait très chaud et ils repartiront dans les bois tout proche. Louise fait disparaître tout ce qui peut sembler compromettant. Vers 9 heures, les allemands réapparaissent et ils occupent les Combes. Claudius doit atteler ses bœufs pour transporter les armes qui ont été découvertes. Louise est questionnée. Les allemands lui apprennent qu'ils sont à la poursuite de dangereux bandits, que ses fils ont eu des contacts avec ces gens là, ce qui est très grave. Comment se fait-il que vous n'ayez rien vu? ni parachute, ni gens suspects dans l'alentour alors qu'il y a des armes

et des explosifs de quoi faire sauter une ville entière, à la porte de votre jardin ! En réalité à 300 mètres derrière la maison. Louise ne s'affolera jamais, elle trouvera toujours une réponse plausible. Elle réussira même à faire disparaître une paire de chaussures américaines, au nez des allemands, en la transportant dans son tablier pour l'enfouir sous du foin dans une crèche de l'écurie. Les allemands sont contents, ils reconnaissent, entre eux devant Claudius, que sans guide ils n'auraient jamais pu découvrir ces caches d'armes. Ils ont vidé nos dépôts de la vieille carrière et de Galleux. Comme ils n'ont pas été attaqués, ils annoncent à Louise et Claudius qu'il n'y aura pas de représailles et ils se retirent.

Le calme revient lourd, pesant, avec toutes les interrogations : Comment ont-ils pu trouver ? Avons nous été vendus ou trahis ? Est ce le résultat de ce dernier parachutage malheureux ? Le calme ne dure pas longtemps, le dimanche matin, les allemands sont de retour à la Bridoire. Ils réquisitionnent tous les

hommes valides et les emmènent pour déménager notre dernier dépot. Ensuite, ils s'amusent à faire du tir. C'est un moment épouvantable pour Louise, Claudius et tous nos camarades. Que se passe-t-il? Est-ce une contre attaque de gars de chez nous? Est-ce des résistants découverts sur place, que les allemands fusillent?

Tout le matériel enlevé, les allemands s'en vont. Le calme apparent revient. Calme qui cache bien des dangers. La mairie de La Bridoire reçoit plusieurs visites de la Gestapo qui recherche Chevalier, Lambert et semble constituer tout un dossier pour un prochain et important coup de filet. L'éveil de la police allemande a certainement été donné par les bruits de parachutage (nous n'avions pas que des amis dans la région) confirmé par celui de St Franc; d'où surveillance de la région et des allées et venues suspectes à leurs yeux. Le 19 mai la Gestapo arrêtait deux de nos responsables en gare de Lépin. Avec ces deux prisonniers, les renseignements recueillis sur St Franc et Attignat, certainement la localisation

du maquis à la Chanaye, ils possèdent un dossier important. Après l'attaque et la destruction de la grange, ils ont fait un troisième prisonnier avec Bambou (Robin s'étant fait tuer sur place). Par interrogatoires, tortures, recoupements cela leur suffit pour découvrir toute notre organisation matérielle. Celle du personnel se prépare certainement. Nous ne savons rien, mais nous sommes sur le qui vive ; lorsque le 26 mai l'aviation Américaine bombarde Chambéry, faisant de nombreux morts. Par chance, une bombe tombe sur l'Hôtel de France, siège de la Gestapo, et détruit avec le personnel tous les dossiers. On peut dire aujourd'hui que ce drame Chambérien a sauvé la vie à Louise, Claudius, leurs fils et tous leurs camarades. De ce jour, les visites de la Gestapo ont cessé.

Notre action ne s'arrête pas malgré tout. Les sabotages redoublent. Un sabotage de la voie ferrée échoue, à Aiguebelette, mais l'explosif est récupéré et servira à faire sauter le pont de St Cassin sur la même voie. Sabotage du cable téléphonique longue distance

dans le tunnel d'Aiguebelette. Alors que nous avions des dizaines de Kgs de plastic, il nous faut maintenant utiliser de la mélinite qui nous laisse les mains toutes jaunes, ce qui est peu discret et pas très prudent. Néanmoins, le pylône de l'usine de Chailles sautera dans un magnifique éclair électrique. A la veille de la libération de la Bridoire, en opération synchronisée avec l'Armée Secrète, pour empêcher tout passage de troupes allemandes, nous faisons sauter la route des grands murs. L'A.S. coupant le Banchet et les gorges de Chailles.

Enfin l'heure de la libération arrive, nous pouvons agir au grand jour. Notre P.C. est installé dans une salle communale. les volontaires affluent. Notre camarade Chevalier devient Commandant de Cie. Une section est envoyée en renfort pour la libération de Montmélian. où elle prendra position mais n'aura même pas le plaisir d'intervenir, les allemands faisant demi tour aux premiers coups de feu. Ils préféreront se rendre aux Américains sur la route de

Grenoble, qu'aux résistants que nous étions.

Dès notre retour, nous nous installons à l'Hôtel rond de Lépin pour nous regrouper et suivre un entraînement avec des armes prises aux allemands. Ces armes sont en très mauvais état, presque inutilisables, mais nous sommes heureux de les avoir. Ce stage au bord du lac sera de courte durée, nous rejoignons le bataillon Blanchard au Bourget du Lac, qui nous emmènera à Montvalzan, la Rosière, col du Petit St Bernard jusqu'en Autriche et deviendra le 13e B.C.A.

Claudius et Louise sont joyeux et tristes. D'une joie sans borne de la victoire sur Hitler, sur le fascisme, inquiets, bien seuls et tristes de sentir leurs enfants loin d'eux exposés aux dangers de la guerre.

Claudius sera élu conseiller de la première municipalité en 1945. Fatigué, il ne se représentera pas aux élections suivantes. C'est Louise qui acceptera la charge. Elle sera élue Conseillère municipale et 1re adjointe

au maire. Elle sera également Présidente de l'Union des Femmes Françaises.

Avec Chevalier, notre très grand ami de toujours, notre conseiller en bien des circonstances, elle aura la joie d'accueillir Jacques Duclos en 1947 à la Mairie de la Bridoire.

Fait à Bonneville
le 1er Trimestre 1988

Maurice Berland
Alias Lambert
Ancien F.T.P.
Compagnie 92-13- 92-15

Ce document est disponible en version numérisée sur internet à l'adresse :
http://www.citoyen-lambda.fr/92-15/